

L'AVENIR DU SOUVENIR¹

Essai sur le nombre et la mort



Pedro da Toledo, *Initiale S avec le Roi David en Scribe*, 1430

Stéphane Zagdanski

¹ Texte écrit en 1988, paru en 2003 dans *Fini de rire*, Pauvert.

À Szmuel Teper et Madelaine Zagdanska, parmi tant d'autres

«LE NOMBRE
 EXISTAT-IL
 autrement qu'hallucination éparsé d'agonie
 COMMENCAT-IL ET CESSAT-IL
 sourdant que nié et clos quand apparu
 enfin
 par quelque profusion répandue en rareté
 SE CHIFFRAT-IL
 évidence de la somme pour peu qu'une
 ILLUMINAT-IL
 LE HASARD »

Stéphane Mallarmé, *Un coup de dés jamais n'abolira le
 hasard*

On ne saurait imaginer meilleur moyen de méconnaître les thèses révisionnistes qu'en se plaçant sur le terrain de leurs idéologues, en leur disputant l'exactitude d'un calcul lugubre, en reprenant la litanie d'un inventaire infâme, en philosophant sur les droits de l'historien sans songer à ses devoirs, bref en se laissant prendre aux rets de leur délire, dans la recension frénétique des preuves et des dossiers en vue d'une illusoire et surtout perverse négation de leur négation.

Pour le poisson, il n'y a pas d'eau. Il ne connaît que l'air, son «air», et on ne lui a point démontré l'existence de l'eau pour l'avoir sorti de son aquarium et laissé éprouver ses propres tressaillements et battements d'ouïes convulsifs.

En revanche, il n'est pas impossible d'essayer d'examiner ce qui fait, au fond, la nature d'un calcul, d'un nombre, d'un massacre, ni d'étudier ce qui relie l'ensemble et toucher, en conséquence, le cœur de la fascination antisémite, celle des nazis naguère, celle des révisionnistes aujourd'hui, pour ces êtres promis dans la Bible à la multiplication infinie, «comme les étoiles des cieux et comme le sable qui est sur le rivage de la mer».

Point de meilleur guide, non plus, que la littérature de ce peuple sans nombre, Bible, Talmud, Midrach, Zohar et gloses diverses.

Les Nombres, c'est un des livres du Pentateuque. Son titre latin, *Numeri*, lui vient des dénombrements, des généalogies et des recensements qui s'y trouvent en bon nombre, justement. En hébreu son titre, conformément aux premiers mots du texte, est *Bemidbar*, «Au désert». Cela situe d'emblée le lieu de perdition de quelque *numerus* que ce soit, et nous dévoile que dès lors qu'on s'acharne à triturer du nombre, on se place dans l'ombre, les enjeux sont obscurs, les jeux faits, *closus*, on n'en sort pas. «Ah! ne jamais sortir des Nombres et des Êtres!» pouvait bien gémir Baudelaire, il était loin déjà des deux.

La Bible qui a son gouffre avec elle se mouvant, place pour cette raison le passage le plus explicite sur la question ailleurs que dans les *Nombres*, au dernier chapitre du second *Livre de Samuel*.

Il s'agit en gros d'une punition infligée aux enfants d'Israël parce que David, négligeant l'avis de son chef militaire Joab, a ordonné le dénombrement d'Israël et Juda. Le prophète Gad rapporte alors au roi la proposition que lui fait Dieu: il peut choisir comme châtiment entre trois fléaux. Après que des milliers d'hommes sont décédés de la peste, la troisième calamité choisie par David, l'Éternel ordonne à l'ange de la mort de cesser le massacre. L'affaire s'achève par l'érection d'un autel dans le champ d'un nommé Aravna, où David offre des sacrifices.

Pourquoi le roi David décide-t-il brusquement à l'orée de mourir de dénombrer son peuple? Le texte débute succinctement afin qu'on ne s'attarde pas trop à ce détail d'une décision humaine – autant dire communément absurde – inspirée à un sbire qui n'est pas très prophète. Si le prophète Gad est appelé «le voyant», David, lui, n'est pas regardant, pas suffisamment enclin à repousser, à l'instar d'un Jonas ou d'un Ézéchiél, ces propositions interlopes d'un Dieu littéralement diabolique.

«La colère de l'Éternel s'enflamma de nouveau contre Israël, et il excita David contre eux, en disant: Va, fais le dénombrement d'Israël et de Juda.»

II Sam. 24:1

Dans le premier livre des *Chroniques*, qui reprend l'événement à sa façon, c'est Satan qui «excita David à faire le dénombrement d'Israël» (*I Chr.* 21:1). Il est à noter que celui que le christianisme nommera le Diable fait là sa toute première et brève apparition publique. Il revient ensuite plus amplement dans *Job*, où il est manifeste que Dieu et le diable se tiennent la main. Rodin seul a su voir toute l'attirance de ce scandale qui n'en est pas un puisque dans la Bible cela finit bien. Comme d'habitude, la fureur prophétisée de l'Éternel a pour corollaire sa miséricorde, et se résorbe la colère divine en promesse radieuse.

Certains ne l'ont pas compris qui se prirent pour les instruments de ce courroux, voulant jouer sur une scène réelle le fabuleux roman, et se firent d'autant plus vils qu'ils y croyaient à fond à ce fiel écrit, crié d'Isaïe à Malachie. S'ils s'étaient seulement attachés un peu plus aux mots qu'aux choses, aux noms, simplement, des fulminants prophètes: «Yah sauvera» (Isaïe), «Yah élèvera» (Jérémie), «El fortifie» (Ézéchiël), «Yah sauve» (Osée), «Palombe» (Jonas), «Réconforté» (Nahum)... s'ils avaient accordé à l'Histoire sainte (qui est l'histoire d'une Sainteté plutôt que la sainteté d'une Histoire) le digne privilège d'être fictive, leur foi n'en eût été que plus glorieuse, et les Juifs moins malmenés...

En ce qui concerne les premières lignes du chapitre 24 de *Samuel*, le «de nouveau» de la traduction Segond est trompeur. Cela fait nombre de versets que Dieu ne s'est pas agacé de ses élus.

Le texte hébreu dit: «Et la colère de IHVH continuait de bouillir contre Israël».

Le premier mot est ce «continuer» (*vayossèph*, du verbe *yassaph*: «ajouter»), ce rajout qui en un signifiant annonce le drame (non sans une ambiguïté rédemptrice, comme je le montre plus bas), dénonçant la mauvaise idée d'empiler en esprit les hommes tel un cheptel de bêtes, de réduire la diversité d'un peuple (le mot «peuple» est souvent construit au pluriel dans la Bible) à de pures figures d'arithmétique (*Arithmoï* est le «Nombres» des Septantes), sans visage (*panim*, en hébreu, au pluriel également), sans vie. Amoncellement précurseur de cadavres qui ne semblent compter qu'autant que leur charnier grimpe plus haut dans un ciel bas et lourd de nuées crématatoires.

Ce qui rend à la fois dérisoires et immédiatement obscènes le débat sur l'existence des chambres à gaz et les marchandages sur le nombre précis des morts, c'est la dimension métaphysique de ce crime, telle qu'il serait égal en abjection quand bien même les nazis n'eussent tué qu'un seul Juif. Rachi, commentant le livre de l'*Exode* (19:21), où «beaucoup» est suivi du singulier, enseigne qu'«un seul compte pour Dieu comme beaucoup».

«Qui frappe un juif », écrit Kafka, «c'est l'humanité qu'il jette à terre.» Cette mathématique n'a évidemment pas cours en Occident où l'on s'évertue à racheter aux Juifs sa culpabilité, au meilleur prix possible – quitte à la leur faire endosser, pour cesser d'être leur débiteur et pouvoir déblatérer contre eux tranquillement, «de nouveau».

D'une lucidité kafkaïenne, les Talmudistes, comme pour rendre toute comptabilité impossible et prévenir les venimeux retours du refoulé, refusaient prudemment l'idée même qu'on pût faire foule:

«Nos rabbis ont enseigné: Quand on voit une foule d'Israélites, on doit dire: “Béni soit-Il, Lui qui comprend les secrets.” Car chacun d'eux, moralement et physiquement, est unique. »

«Selon Oula, une tradition rapporte qu'il n'y avait pas de “foule” à Babylone.»

Berakhoth 58a

Incité par Dieu, David donne l'ordre à Joab de procéder au dénombrement. C'est alors que s'engage entre les deux hommes un étrange échange:

«Et le roi dit à Joab, qui était chef de l'armée et qui se trouvait près de lui: Parcours toutes les tribus d'Israël, depuis Dan jusqu'à Beer-Schéba; qu'on fasse le dénombrement du peuple, et que je sache à combien il s'élève. Joab dit au roi: Que l'Éternel, ton Dieu, rende le peuple cent fois plus nombreux, et que les yeux du roi mon seigneur le voient! Mais pourquoi le roi mon seigneur veut-il faire cela?»

II Sam. 24: 2-3

«Que je sache à combien il s'élève», écrit Segond; «Je connaîtrai le nombre du peuple», dit Chouraqui. Entre les deux traductions s'interpose l'idée d'une dette, d'un montant, d'un

prix à payer symboliquement réclamé par cet «aimé» (*David* en hébreu), infernalement «séduit» (*sout*), excité contre les Israélites.

On aurait tort de nier la dimension érotique de ce récit. Dans un recueil midrachique du IX^{ème} siècle, les *Pirqé de Rabbi Eliézer*, le terme que Segond a traduit par «de nouveau», *vayossef*, est directement interprété comme ayant trait aux rapports sexuels d'Abraham et de sa femme, dans le verset: «Abraham prit de nouveau une femme qui avait nom Qetourah.» (*Ge. 25:1*).

Et Joab, qui va être l'instrument du péché de David – comme Gad sera l'intermédiaire pour le châtement et le pardon –, Joab porte enchâssé en lui le désir (*yaav*, «souhaiter ardemment, désirer»). Il est en outre lié à une sombre histoire d'inceste, où un fils de David est assassiné par un autre, Absalom, pour avoir violé leur sœur Tamar; David finit par pardonner au bel Absalom sa justice expéditive, ce qui ne laisse pas de déplaire magistralement au brûlant Joab («Joab, fils de Tseruja, s'aperçut que le cœur du roi était porté pour Absalom.» *II Sam. 14:1*); après quelques péripéties et divers complots, Joab tue Absalom, puis vient reprocher à David de pleurer excessivement sa mort en un cri célébré par Faulkner.

«On vint dire à Joab: Voici, le roi pleure et se lamente à cause d'Absalom. Et la victoire, ce jour-là, fut changée en deuil pour tout le peuple, car en ce jour le peuple entendait dire: Le roi est affligé à cause de son fils. Ce même jour, le peuple rentra dans la ville à la dérobée, comme l'auraient fait des gens honteux d'avoir pris la fuite dans le combat. Le roi s'était couvert le visage, et il criait à voix haute: Mon fils Absalom! Absalom, mon fils, mon fils! Joab entra dans la chambre où était le roi, et dit: Tu couvres aujourd'hui de confusion la face de tous tes serviteurs, qui ont aujourd'hui sauvé ta vie, celle de tes fils et de tes filles, celles de tes femmes et de tes concubines. Tu aimes ceux qui te haïssent et tu hais ceux qui t'aiment, car tu montres aujourd'hui qu'il n'y a pour toi ni chefs ni serviteurs; et je vois maintenant que, si Absalom vivait et que nous soyons tous morts en ce jour, cela serait agréable à tes yeux.»

II Sam. 19:1-6

J'insiste sur ce beau passage car il est intimement lié à notre affaire de dénombrement et à ses ramifications révisionnistes actuelles, par le truchement de la dette, le malaise du débiteur qu'évoque le Talmud:

«R. Simon b. Johaï a dit: À quoi cet épisode d'Absalom fait-il penser? À un homme qui reçoit une note à payer. Tant qu'il ne l'a pas payée, il se sent contrarié; une fois la chose faite, il retrouve sa sérénité.»

Berakhoth 7b

Joab, donc, s'affole du royal désir.

Traduction de Chouraqui: «Ioav dit au roi: "IHVH, ton Elohîm, ajoutera au peuple, comme eux et comme eux, cent fois. Mais les yeux de mon Adôn le roi voient. Pourquoi mon Adôn le roi désire-t-il cette parole?"» (*II Sam. 24:3*)

Est-ce ironie de sa part ou amour fou pour son «Adôn», son seigneur dieu et maître², qui l'aveugle ainsi quant au regard du roi? Déjà lors de l'affaire Absalom, Joab se persuade que la jouissance de David est de nature oculaire («cela serait agréable à tes yeux»).

La raison de ce cri du cœur de Joab, c'est l'amour qu'il voue à David, dont il désire jusqu'à la furie la réciproque (il faut pour s'en convaincre lire l'histoire d'Absalom dans son ensemble). Or le moyen de l'obtenir d'un roi fameux pour ses adultères, expert en l'art d'aller voir ailleurs!

«Nos rabbis ont enseigné: La femme adultère a jeté les yeux sur ce qui n'est pas à elle. Conséquence: elle n'obtient pas ce qu'elle désire et ce qu'elle possédait lui est retiré.»

Sota 9a

Je reviendrai sur l'importance du regard dans tout l'épisode du dénombrement. Toujours est-il que Joab se méprend. Car ce que son roi, proche de la mort, réclame, ce n'est pas «*Mehr Licht!*» mais au contraire l'ombre du nombre, et là sans doute réside l'essentiel de sa faute,

² Ici comme dans la traduction de Segond, Joab exprime clairement son indifférence au Dieu de David, lequel est, en revanche, l'objet de sa ferveur: «l'Éternel, ton Dieu», «le roi mon seigneur».

jouissance éminemment occulte pour laquelle il devra payer son dû.

En même temps Joab résume assez bien dans sa réplique les données du problème: c'est le signe de l'amour fou; une extrême lucidité au cœur d'un extrême aveuglement. Car David n'ordonne pas ce recensement pour se réjouir de la multitude de ses sujets; un coup d'œil un peu inspiré y suffirait: Dieu va le centupler, ce peuple, il l'a promis à Abraham déjà, il n'y a pas de raison d'en douter... C'est un nombre à lui que le roi convoite («cette parole», pas une autre), immense ou infime, il n'importe.

Ainsi on risque fort de ne rien comprendre au désir des révisionnistes si on les croit préoccupés d'exactitude historique comme ils le prétendent et le pensent eux-mêmes probablement. Qu'il y eût tant ou tant de Juifs gazés, là n'est pas leur question; ce qui les torture c'est ce nombre-ci, le six, parce qu'il ne leur appartient pas, ils ne l'ont pas choisi, ce sont les Juifs qui le leur ont imposé et qui les insupportent à le ressasser.

À ce propos, s'il est ignoble de remettre en cause les six millions, il est inepte de s'y agripper comme à une bouée de sauvetage, comme si retrancher une seule dépouille à la macabre pyramide allait la faire s'écrouler et annihiler d'un coup l'immensité de la Catastrophe. On le sait bien que d'autres que les Juifs sont morts ailleurs, en d'autres temps, en masse aussi, Arméniens, Gitans, Éthiopiens ou boat-people... Et mourir sous la botte d'un nazi n'est pas plus pénible en soi que sous celle d'un tortionnaire chilien ou sud-africain. L'abjection ni la souffrance ne sont quantifiables. Pourtant, si la Catastrophe juive est, de l'infamie, le parangon ultime, ce n'est point pour une indécente question de chiffres mais parce que ce crime-là est hautement symbolique, ou, pour être plus précis, *il incrimine le symbolique*. Les six millions ne sont pas tant un nombre que l'acmé du «Non!» en acte de qui rêva d'un autodafé définitif, la trace cauchemardesque d'un vœu de léthargie littérale du Livre des livres.

«À travers les persécutions, et sans doute depuis le coup d'envoi monothéiste, les Juifs ont été ce qui a permis aux autres d'avoir un inconscient à bon compte, quand ça coûte trop cher de supporter d'en avoir un quoi qu'il arrive. La fiction du montage hébreu, montage de parlécrit, fait résonner les conditions d'existence de l'inconscient; et d'avoir surnommé leur Dieu, le Nom, ils annonçaient bien que la haine «antisémite» vise le

«sème», le brin sémiotique de la parole (loin de ses étourdissements musicaux et narcissiques), et qu'elle est donc haine du nom, comme tel: pour le peu qu'il est on lui en veut d'en faire trop, et pour cet excès on lui en veut d'être trop peu...»

Daniel Sibony, *La juive*

Un nom, comme le dit judicieusement Sibony, est haïssable parce qu'il est trop empesé, lourd de mille arrière-fonds qu'il charrie avec lui et dont il vous encombre dès qu'il vous incombe³, et trop inconsistant à la fois, immatériel, fugace et volatile, qui appartient à tous et qui n'est à personne.

Le troisième des dix Commandements met en garde contre la prétention banale d'échapper à la pesanteur verbale par la légèreté bavarde: «Tu ne porteras pas le nom de IHVH, ton Elohim, en vain.» (*Ex. 20: 7*)

La Bible ne dresse ses interminables généalogies enivrées qu'afin d'insister sur cette motilité magnifique des noms. Les nombres, s'ils peuvent être, comme dans la Cabale, les instruments de ces déplacements (les cabalcades), restent par eux-mêmes, c'est-à-dire de par leur nature intemporelle, figés sur place. «Pythagore disait que le plus sage des êtres est le nombre, et qu'après lui vient celui qui donne leur nom aux choses.»

Et pour qu'un nombre fasse nom, nous allons le vérifier, il doit s'injecter du temps.

Si le tout premier recensement des *Nombres* n'entraîne à sa suite nul cataclysme, c'est qu'il est investi de nom.

«L'Éternel parla à Moïse dans le désert du Sinaï, dans la tente d'assignation, le premier jour du second mois, la seconde année après leur sortie d'Égypte. Il dit: Faites le dénombrement de toute l'assemblée des enfants d'Israël, selon leurs familles, selon les maisons de leurs pères, en comptant par tête les noms de tous les hommes, depuis l'âge de vingt ans et au-dessus, tous ceux d'Israël en état de porter les armes; vous en ferez le dénombrement selon leurs divisions, toi et Aaron.»

³ Il suffit du moindre sobriquet dont vous affuble le premier crétin venu; ou il n'est que d'avoir un parent célèbre, dont le patronyme, en soi bien utile, met dans l'âpre obligation, pour goûter à son tour à la glorieuse jouissance, de se «faire un prénom»; ou encore à l'inverse de s'appeler Martin comme tant d'autres ânes....

Nomb. 1:1-3

Le texte hébreu dit en une ellipse explicite: «en comptant par le nombre des noms». Quant à la parole divine, elle est lancée de la Tente d'assignation, *ohèl moèd*, la «tente de réunion», du «rendez-vous» (Chouraqui), du «temps convenu»... L'endroit autrement dit où le Temps distribue les «signations», d'où en l'occurrence ordre est donné à Moïse de signer les nombres plutôt que, tel David, de nombrer les signes.

Que signifie signer les nombres? Plutôt que d'effectuer un vulgaire calcul, une numérotation glacée de rigueur tels les tatouages tamponnés par les nazis sur les poignets juifs pour conjurer sans doute leur effroi devant une communauté d'écrivains et juguler l'immense veine littéraire du Texte-Nom, Moïse a la tâche d'élaborer une généalogie condensée, portative, ramassée dans le temps du passage. Il suffit de lire celle qui suit immédiatement la divine injonction, ou bien celle qui précède le dénombrement de David, ou toutes celles encore des *Chroniques* où la généalogie se fait poème offert au temps, poésie qui dénomme le nombre, liste qui refuse de s'aliter, dont les noms se recourent, se poursuivent et s'échangent, se plagient, se contaminent et larguent leurs amarres avec humour⁴.

Il faudrait manquer singulièrement d'esprit pour prendre au sérieux historique ces délectables spirales insensées où les fils deviennent pères de leurs pères... En outre, et pour couper court à tout délire racial, le Talmud enseigne que le nom de nos ascendants réels, on ne le connaît pas: «Nous ignorons si nous descendons de Ruben, ou de Siméon, /ou d'un autre fils de Jacob/.» (*Berakhoth 16b*)

Ailleurs, alors que l'in vraisemblance des morts-vivants bat son plein, on suggère de tout régler en inversant les noms.

«Pourquoi Rabbi n'a-t-il pas choisi R. Hiya plutôt que R. Hanina à la tête du Collège? Parce qu'il était déjà mort à l'époque. Pourtant R. Hiya n'a-t-il pas dit: "J'ai vu la tombe de Rabbi et j'ai versé des larmes"»?

– C'est l'inverse.

– R. Hiya n'a-t-il pas dit: "Depuis le jour où Rabbi est mort, toute sainteté a disparu"»?

– Là aussi, il faut inverser les noms.»

⁴ Lire, par exemple, *I Chron. 6: 1-15*.

Ketouboth 103b

Que signifie nombrer les signes?

Dans le Zohar:

«Rabbi Aba a dit que /ce mot “tente de rencontre” suggère/ un mal: auparavant il était seulement question d’une “tente” sans autre qualificatif, dont un verset nous dit qu’elle était la “Tente qui ne sera plus transportée, dont les pieux ne seront jamais enlevés et dont le cordage ne sera point détaché” (Is. 33:20). Mais désormais elle sera une “tente de rencontre”. Elle pouvait avant donner une longue vie aux mondes, la mort ne les assujettissant plus. À partir de maintenant, elle sera une “tente de rencontre”, “une maison de rencontre pour tous les vivants” (Job 30:23): un temps de vie limité a été déposé en elle.»

Béréchit III 52b

On peut rapprocher *moèd* de *maad*, «trébucher». Ce qui laisse entrevoir, d’abord, que le lieu d’une connivence avec le divin n’est pas une aire de repos; traitant de l’étude des secrets divins, le *Bahir* prévient: «Ce sont là des choses où l’homme ne peut se tenir sans y avoir trébuché.» Cela démontre aussi la vésanie qui consiste à viser l’accomplissement total des commandements de ce Dieu retors. C’est de cette folle prétention que se nourrissent les guerres de religion. Le seul ordre donné de la «tente du faux-pas», pourtant, est l’impossible à remplir⁵, celui dont la réalisation est en soi absurde à vouloir réussir: *l’ordre d’achopper*.

On aurait tort au demeurant de s’en désespérer:

«David a dit au Saint, béni soit-Il: Souverain du monde, *Qui peut se rendre compte des faux-pas* (Ps. 19: 13)

– Je te les pardonne, lui répondit le Seigneur.»

Sanhédrin 107a

C’est précisément à propos de l’adultère que le Midrach évoque la *totale* exécution de

⁵ Au sens du πληρῶσαι christique: «Ne croyez pas que je sois venu défaire la Loi ou les Prophètes; je ne suis pas venu défaire mais remplir» (Matt. 5:17)

la Loi. Il est dit de la femme adultère: «Le sacrificateur la fera tenir debout devant l'Éternel, et lui appliquera cette loi (des eaux amères) dans son entier.» (*Nomb. 5: 30*)

Commentaire: «CETTE REGLE-CI DE TOUT POINT: précisément telle qu'elle est énoncée. Pour t'enseigner qu'une seule modification l'invalide.» (*Bamidbar Rabba 9: 27*).

Il est évident que l'application dans le Réel de la Loi qui, selon la stupéfiante chronologie juive, le précède⁶, ne saurait que faillir, et donc l'invalider. Ainsi le prêtre, avant de faire boire les eaux amères à la femme accusée d'adultère, doit-il effacer dans ces mêmes eaux les imprécations qu'il vient de rédiger et auxquelles la femme a acquiescé. Si la femme soupçonnée par le mari jaloux refuse de boire, on la force, nous explique Rachi, sauf si elle avoue avoir été déshonorée. Au cœur du péché révélé, la Loi n'a plus à être appliquée puisqu'elle ne définissait que le rituel de l'aveu, non celui du châtement.

Ce qui valide la Loi c'est son interprétation, c'est-à-dire sa distorsion, donc son invalidation.

Le Talmud précise que «trois mille lois» furent oubliées à l'époque du deuil de Moïse. «Réclame!» crient à Josué les Israélites, s'imaginant que Dieu pourrait réparer cet étrange oubli comme on raccommode un tissu déchiré. «Elle n'est pas dans les cieux!» leur rétorque Josué, citant le *Deutéronome*. Puisque la Thora a été donnée à Israël, c'est à eux de combler – plus exactement de *creuser* – ses lacunes. Non par le remplissage, donc («Nul prophète n'est autorisé à introduire un précepte nouveau.») mais par l'infini tramage de la pensée:

«Mille sept cents raisonnements *a fortiori*, par analogie, et classifications des Scribes furent oubliés pendant le deuil de Moïse. Cependant, selon R. Abahou, Othniel, fils de Kenaz, les restaura par sa dialectique, ainsi qu'il est dit, *Othniel, fils de Kenaz, frère de Caleb s'en empara; et Caleb lui donna pour femme sa fille Aksa (Jos. 15:17).*»

Temoura 16a

Comment Othniel, premier juge en Israël mais somme toute personnage biblique mineur, discret guerrier qui apparaît au détour d'un verset et disparaît presque aussi vite, est-il soudainement transformé en Docteur hors pair? Il faut savoir que dans son nom, en hébreu, s'entend le temps (*êt*), le don (*natan*), l'enseignement (*tanai*), et le surplomb divin (*él*,

⁶ La Thora fut écrite, dit le Zohar, avant la création du monde.

«Dieu»). De quoi s'empara Othniel? De Kiriat-Sepher, soit «la ville du Livre». Que signifie le nom de celle qu'il épousa en récompense? Il vient de *ka'as*, «se mettre en colère»: «Pourquoi cette jeune fille s'appelait-elle Aksa?» continue le Talmud. «Parce que, dit Johanan, tout homme en la voyant se mettait en colère contre son épouse.»

Sa beauté autrement dit, suscitait la fureur du désir adultérin, et vient ainsi boucler notre boucle...

En quoi consiste exactement la faute de David? Pourquoi est-il puni? Une aggada donne la réponse, que je surnommerai désormais «aggada du dénombrement», car c'est elle que je vais entre deux digressions étudier en particulier.

«Si c'est l'Éternel qui provoque ton animosité contre moi (I Sam. 26:19).

Selon R. Éléazar, le Saint, béni soit-Il, a dit à David: “Tu me traites de provocateur, eh bien je ferai en sorte que tu commettes des erreurs sur des choses que même les enfants des écoles connaissent par coeur”. En effet il est écrit *Lorsque tu compteras les enfants d'Israël pour en faire le dénombrement, chacun d'eux paiera à l'Éternel le rachat de sa personne (Ex. 30:12).* Or *Satan se leva contre Israël (I Chro. 21:1)* et *Il excita David contre eux, en disant: Va, fais le dénombrement d'Israël (II Sam. 24: 1).* Mais lorsque David fit le dénombrement d'Israël, il omit de faire payer le rachat des personnes, et c'est pourquoi *L'Éternel envoya la peste en Israël, depuis le matin jusqu'au temps fixé (II Sam. 24:15).*»

Berakhoth 62b

C'est ainsi l'oubli du rachat des personnes qui fut cause du désastre. La première citation biblique vient de bien avant notre épisode, à propos duquel on ne manquera pas de remarquer que les Talmudistes joignent Dieu et Satan en jouant sur les références.

Dans le premier *Livre de Samuel*, David, qui n'est pas encore roi, se cache de Saül qui veut le tuer. David parvient à lui dérober pendant son sommeil son javelot et sa gourde, comme il avait déjà découpé un pan de sa tunique dans la grotte d'Engaddi, pour montrer à Saül, une fois réveillé, qu'il n'a rien à craindre de lui, qu'il ne l'a pas tué quand il aurait pu, pour lui démontrer en un mot son absence d'hostilité et son allégeance. Le roi Saül reconnaît alors son tort et bénit David, lequel vient d'invoquer son innocence en des termes que nos rabbis jugent blasphématoires, et dont nous pouvons constater qu'ils ressemblent fort à ceux

dans lesquels Joab s'adressera plus tard à David.

«Saül reconnut la voix de David, et dit: Est-ce bien ta voix, mon fils David? Et David répondit: C'est ma voix, ô roi, mon seigneur! Et il dit: Pourquoi mon seigneur poursuit-il son serviteur? Qu'ai-je fait, et de quoi suis-je coupable? Que le roi, mon seigneur, daigne maintenant écouter les paroles de son serviteur: si c'est l'Éternel qui t'excite contre moi, qu'il agrée le parfum d'une offrande; mais si ce sont des hommes, qu'ils soient maudits devant l'Éternel, puisqu'ils me chassent aujourd'hui pour me détacher de l'héritage de l'Éternel, et qu'ils me disent: Va servir des dieux étrangers!»

I Sam. 26:17-19

Il y a là aussi une légère distorsion dans la filiation: L'un appelle l'autre «mon fils», qui lui répond «mon dieu» (*Adonai / Adoni*) et se déclare son séide. Joab, dans quelques chapitres, mettra précisément en balance l'amour de David pour son fils Absalom et celui dû à des serviteurs auxquels il doit la vie. Les positions, d'une royauté à l'autre, se sont parfaitement échangées. Comme David était le faux fils d'un roi fautif (à Engaddi il appelle Saül «mon père») et son préféré lyrique, Joab est le poète⁷ envieux d'un fils rebelle adoré (Joab deviendra lui-même traître à son maître pour mieux être son enfant), le serviteur chafouin d'un messie qui va pécher... Et David, après le dénombrement, se repent du même «j'ai fauté» que Saül lorsqu'il lui rendit sa lance.

«Si c'est l'Éternel qui t'a excité contre moi», propose David à Saül... S'il t'a «séduit» à mon encontre (c'est de nouveau le *sout* satanique de l'incitation au dénombrement): s'il a joué les provocateurs traduisent les Docteurs, qui voient dans cette confusion que fait David (entre les origines possibles de la séduction) la racine de sa faute puérole.

S'il s'était contenté de confondre, à l'instar des Talmudistes, Dieu et le diable, cela n'eût pas autrement porté à conséquence, et sans doute Job lui-même eût été bien inspiré d'exciper d'un tel argument pour justifier son désespoir.

Mais David hésite ici entre Dieu et les hommes, ces humains qui du reste l'ont chassé et poussé à quitter son Dieu pour d'autres moins irritables, moins jaloux, moins *amoureux* en

⁷ Joab est fils de Tserouyah, «la vocalisée», et son titre de «chef» de l'armée peut s'entendre comme «chanteur», *sar / char*.

somme.

Ainsi, selon Rabbi Éléazar, l'Éternel agacé de cette suspicion décide, comme par provocation, de *l'avérer par une erreur*, d'exciter en effet, non point un roi ou des hommes contre David, mais David contre d'autres. «Tu me traites de provocateur, eh bien, je ferai en sorte que tu commettes des erreurs sur des choses que même les enfants à l'école connaissent par cœur». Qu'apprennent par cœur les enfants à l'école sinon leurs tables de nombres!

Pour être précis, c'est en oubliant le rachat des personnes que David commet son erreur enfantine: Un enfant, c'est d'une part celui dont il faut racheter la prime naissance, et c'est encore celui dont on omet justement le rachat lors d'un dénombrement, seuls étant recensés les hommes de plus de vingt ans.

L'éducation des enfants est liée, justement, par un jeu subtil de division, aux chiffres du temps:

«R. Saphra a dit au nom de R. Josué b. Hanania: “Que signifie *Tu les inculqueras à tes enfants* (*Deu. 6: 7*)? Il ne faut pas lire *Tu les inculqueras* (*Vechinantam*), mais *Tu les sépareras* en trois (*Vechilachtam*): on doit toujours diviser les années de sa vie en trois; une partie pour l'étude du Texte, une autre pour la Michna, et la troisième pour la Guemara”.

– Mais qui sait le temps qu'il a à vivre?

– Disons “ses journées”, plutôt que “ses années”.»

Kiddouchin 30a

Le temps se divise: les années se scindent en trois, puis s'éparpillent en journées. David doit faire face, après sa faute, à un choix fondé sur une semblable série d'équivalences: sept ans de famine deviennent trois mois de défaite puis trois jours de peste.

Car un nombre ne vient jamais seul. C'est afin de le souligner – et de désigner en même temps le manquement de David qui comptait l'avoir pur, son nombre –, c'est l'obligée symbolique du chiffre biblique qui fait annoncer par Dieu: «Trois, moi-même, je les soulève contre toi.» (*II Sam. 24:12*, traduction Chouraqui)

Trois quoi? Trois fléaux bien sûr, ainsi que l'extrapole Segond, n'ayant pas bien vu que

le dénuement de ce chiffre dans le texte hébraïque lui vient de sa surabondance sémantique.

Si ce chiffre est ainsi dépourvu de toute assignation, s'il est signé tel un paraphe sibyllin, c'est d'une part pour évoquer l'échec de David qui tenta la même expérience, et ensuite pour enseigner qu'un nombre doit se mouvoir et en convoquer d'autres⁸. S'il se fige il pourrit, et alors il empeste.

L'idée majeure que le nombre n'est qu'un *véhicule du nom*, et non le substantiel hiéroglyphe d'une théosophie secrète, distingue précisément la vraie Cabale des coquecigrues astrologiques, salmigondis zodiacaux et diverses inepties pseudo-arithmystiques qui s'en réclament pour mieux la nier.

Le Zohar, texte principal de la Cabale, appuie sur la chanterelle (c'est moi qui souligne):

«Dans le Saint des Saints réside le secret des secrets, celui qui est inconnaissable et *n'entre pas dans le calcul*: la Volonté à jamais insaisissable adoucit l'intérieur du plus intérieur du cœur des Palais sans se laisser connaître, toujours sans donner prise au connaître.»

Traité des Palais 45b

La pléthore symbolique de ce «Trois» surgit grâce à ce «moi-même» qui l'accrole, comme si Dieu se présentait sous le nom: «Trois», le nom dont l'ont baptisé les chrétiens en somme. On a tort de s'offusquer en révoquant la valeur de ce monothéisme-là et de son Dieu trin qui a bien le droit, après tout, à l'excentricité hypostatique. On a tort de se scandaliser de la doctrine trinitaire quand David exprime, lui, pour défendre son choix des journées de peste, une doctrine autrement plus hérétique en regard d'une conception étriquée du Dieu-Un: «Oui, ses matrices sont multiples.» (*II Sam. 24:14*, Chouraqui)

Un pythagoricien mineur, Lysis, définissait Dieu comme «le nombre ineffable», ἀρρητος, en grec, traduit généralement par «irrationnel» lorsqu'il est accouplé au mot «nombre», ἀριθμός. En hébreu ou en grec, en tout cas, voilà un Dieu difficile à mouler en idoles: ses matrices sont multiples et son Un s'appelle aussi Trois, à l'occasion.

La aggada qui précède celle du dénombrement traite de cet Unfini du Chéma, le credo

⁸ Voir les subtilités de la Guematria, dans la cabale lourianique par exemple.

du monothéisme juif («Écoute Israël, le Seigneur est notre Dieu, le Seigneur est un.»): Rabbi Akiba, martyr, récite le Chéma pendant qu'on le flagelle... «Comme il prononçait le mot *Eh'ad* /«un»/, en prolongeant les syllabes du mot, il rendit l'âme. Une voix céleste se fit alors entendre: “Heureux sois-tu, R. Akiba, d'avoir rendu l'âme sur le mot *Eh'ad*.”» (*Berakhoth* 61b)

On notera que le Un se vocalise; il est bon d'en prolonger les accents. Le Talmud prétend même que ce mot est pregnant de temporalité vive, à condition d'en épandre la musique, telle la neume de l'Alleluia (expression hébraïque également) de certaines antiennes grégoriennes. L'endurer un peu dans sa bouche débouche sur un peu de durée.

«Une *baraïtha* nous enseigne que Soumkhos dit ceci: Quiconque prolonge le son du mot *Eh'ad* en le prononçant verra ses jours et ses ans prolongés. R. Aha b. Jacob ajoute: Et qui prolonge aussi la lettre *Daleth* (la dernière du mot). R. Achi ajoute: Et qui ne réduit pas la prononciation du *H'eth*. R. Jérémie, qui se tenait près de R. Hiya b. Abba, constata qu'il prononçait le mot *Eh'ad* exagérément. “Du moment que tu le proclames vers le haut, vers le bas et vers les quatre points cardinaux, lui dit-il, il n'en faut pas plus”.»

Berakhoth 13b

Rabbi Jérémie énonce cette autre hérésie (dont j'ai montré ailleurs les reliefs chez Kafka⁹) que le temps ne passe qu'autant qu'il s'espace et y injecte ses spasmes.

David ordonne à Joab de partir arpenter son petit Sinaï, tout comme K. et les Hébreux en quarantaine. Joab va dénombrer le peuple, virevolter d'une ville à l'autre pour accoucher, après neuf mois et quelques, d'une matrice unique, le nombre réclamé par son roi.

Le périple de Joab s'inscrit d'ores et déjà dans le sillage de l'errance hébraïque, moins géographique que toponymique, un voyage où les noms se succèdent dont on a perdu la trace (au grand dam des lecteurs cartographes qui se perdent, eux, en conjectures diverses sur la situation «réelle» de Soucchoth, Migdol, Rissa et autres Rephidim), moins toponymique, d'ailleurs, que chronologique, les distances se mesurant en jours, les noms ne servant pas à arrêter les lieux mais à les dérouter, au contraire, à les désarter, nous incitant à quitter leurs

⁹ Cf. « Signes du Temps », dans *Fini de rire*.

rivages pour se préserver de leurs ravages (peine perdue si on considère le conflit israélo-palestinien¹⁰).

«Comment sait-on que tout nom porte en lui une signification? Grâce au passage que cite R. Éléazar: *Venez, contemplez les œuvres de l'Éternel, les ravages qu'il a opérés sur la terre (Ps. 46:9)*; il ne faut pas lire *Ravages /Chamoth/* mais «noms» */Chemoth/*.»

Berakhoth 7b

Joab, obéissant à son élu, croit arpenter un territoire. En fait il met en œuvre, par le biais des noms de villes qui se suivent selon une géographie de pure fiction, le surgissement du Temps qui sommeillait dans les deux chapitres précédents (ce qui peut expliquer l'irritation divine du début de notre chapitre 24: Dieu n'aime pas les temps morts):

En effet le chapitre 22 se termine par l'assurance-vie que Dieu offre à David, l'assurance d'un temps ouvert à vie, grâce de Dieu «à son oint, à David et à sa race à jamais». Le chapitre 23 évoque à son tour la «lumière du matin quand le soleil se lève, un matin sans nuages, qui fait briller, après la pluie, le gazon de la terre» (verset 4). Journée de pure lueur, indéfiniment matutinale, matinée dont la pérennité annule les comptes du Temps et assoupit ses exigences. David peut alors exulter et clamer: «Est-ce que telle n'est pas ma maison près de Dieu? Puisqu'il m'a accordé une alliance perpétuelle, en tout bien ordonnée et sauvegardée, ne fera-t-il pas germer tout mon salut et tout mon désir?» (verset 5); il peut même, en ses dernières paroles, procéder au recensement de ses meilleurs guerriers, il ne lui sera exigé aucun compte de ce dénombrement-là.

Tandis que dans notre chapitre 24, la journée d'expiation est très rigoureusement inscrite dans le temps: David se lève «au matin», après avoir réalisé sa faute, et la peste dure «dès le matin jusqu'au temps du rendez-vous», jusqu'à cette tente du rendez-vous où les nombres se font noms.

Suite de la aggada du dénombrement:

«Mais lorsque David fit le dénombrement d'Israël, il omit de faire payer le rachat des personnes, c'est pourquoi *L'Éternel envoya la peste en Israël, depuis le*

¹⁰ Cette remarque écrite en 1988 reste bien sûr valable en 2003 [et en 2007 !], après tant «d'espairs de paix» avortés. Où le pessimisme biblique démontre une lucidité supérieure à tous les charlatanismes diplomatiques, fussent-ils les mieux intentionnés (ce qui est rarement le cas).

matin jusqu'au temps fixé (II Sam. 24:15). Que doit-on entendre par ces derniers mots? Selon Samuel l'Ancien, le gendre de R. Hanina, qui parlait au nom de son beau-père, *Jusqu'au temps fixé* veut dire: depuis le moment où l'on asperge l'autel de son sang. Selon R. Johanan, il faut comprendre: Jusqu'à midi.»

Je reviendrai sur l'importance du sacrifice, ici rapporté au temps, plus loin au regard.

Joab met ainsi le temps à jour, ne serait-ce qu'en battant la campagne autant que dure une grossesse: «Ils parcoururent ainsi tout le pays et, au bout de neuf mois et vingt jours, ils rentrèrent à Jérusalem.» (verset 8)

Que viennent faire ces vingt journées en trop? Elles renvoient simplement à la question du rachat en évoquant l'argent de la dîme et en faisant résonner tous les dérivés du mot «richesse» (*ésserim*, «vingt», se rapproche de *assar*, «prélever la dîme» et de *ossèr*, «richesse»).

La première ville visitée est Aroër, qui place d'emblée cette folle trajectoire sous le signe de ce que David espère abolir, dans sa convoitise frénétique d'un nombre juste, fixe et qui lui appartienne sans partage: le hasard (*arar*).

Il est remarquable que Mallarmé, en sa dernière parole aussi, ait perçu l'importance de la chose. Lorsqu'il lit le *Coup de dés* à Valéry, ce dernier est subjugué; il écrira: «Ici, véritablement, l'étendue parlait, songeait, enfantait des formes temporelles...»

Mallarmé, raconte encore Valéry, voyait dans son poème un acte de démence. Démence de penser que le temps nécessite pour sourdre d'un texte une disposition typographique (spatiale) particulière, qui reproduise une rythmique, «comme la symphonie» des «divisions prismatiques de l'Idée», note Mallarmé dans sa *Préface*. Mais une folie (le «voile d'illusion rejailli leur hantise ainsi que le fantôme d'un geste/ chancellera/ s'affalera/ folie») qui se ravise, comme chez le roi David, et abandonne son vœu d'un «unique Nombre qui ne peut pas/ être un autre», son souhait d'une «borne à l'infini».

Ce poème éclaté, si étonnamment proche de notre épisode biblique, nous dit qu'à vouloir dominer le Temps, à prétendre contourner ses insupportables digressions (le projet est revendiqué dans la *Préface*: «Tout se passe par raccourci, en hypothèse; on évite le récit.»), «rien n'aura eu lieu que le lieu». Le Temps n'en aura pas moins hasardé ses coups, mais

ailleurs qu'en la prétention du «Maître» (l'infantile David?), «maniaque chenu» à «l'ombre puérile»...

Le *Coup de dés* réalise en quelque sorte magiquement le désir proclamé de son auteur d'une «disparition élocutoire du poète, qui cède l'initiative aux mots» (*Crise de vers*): Il le réalise comme un acte manqué atteint son but, c'est-à-dire par déviation de l'idée initiale, consciente, revendiquée dans la préface, de déjouer le Temps. Ce poème est ainsi à la fois projet fou et échec heureux de cette folie, sans autre intervention que sa propre écriture. Il est peut-être, bien mieux que les fantasmes d'écriture automatique, le premier texte *inconscient* et la deuxième description (après la Bible, avant *Le Château* de Kafka) auto-silhouettée de l'indomptable Temps, «tourbillon d'hilarité et d'horreur», béance du temps- peste qui tempête.

Et de même que dans la Bible Dieu va «regarder et se repentir» (*I Chro.* 21:15), Mallarmé dans son poème se transforme en une spire du temps, comme il l'écrit au détour de sa note liminaire, «suffisamment, pour *ouvrir des yeux*».

Joab et ses hommes campent «à droite de la ville», du «juste» côté (*yamin*), «au milieu de la vallée de Gad», autrement dit du côté de la justice qui clôturera l'épisode par l'intermédiaire du voyant Gad, dont le nom annonce l'heureuse issue du chapitre (*gad*, «bonheur, chance»); et près de Jaezer, l'«aide», le «secours», l'«assistance» (*èzér*).

Immanquable promesse de rédemption qui fend toujours, je l'ai montré au début de cette étude concernant les prophètes, le cœur du péché.

«Ils allèrent en Galaad», cette fertile contrée qu'habitèrent les fils de Gad en repassant le Jourdain, après avoir aidé les Hébreux à conquérir leur terre promise. L'endroit (Galaad) est le décor d'une étrange histoire, à l'époque de la prime conquête, sous Josué. Les Gadites et quelques autres, regagnant leurs foyers, érigent au bord du fleuve un autel «dont la grandeur frappait les regards» (*Jos.* 22: 10); les Hébreux s'en indignent: ne voilà-t-il pas que cette tribu oublie son Dieu sitôt installée, et veut transgresser la loi dite «de l'unité du sanctuaire»! Les Gadites s'empressent de dissiper le malentendu: cet autel ne servira pas aux holocaustes mais à rappeler, de ce côté-ci du Jourdain, qu'on sert le même Dieu qu'outre-frontière.

Cet autel est un «témoin», non pas destiné au service liturgique mais au rappel visuel d'une alliance traversière, témoin à la fois de son ubiquité et de son ambiguïté, ici cristallisée sous la forme d'un malentendu entre les riverains.

Cette ambivalence n'est autre que celle d'un temps immense que n'obombre nul nombre: le «témoin», *èd*, est également la «durée», l'«éternité» (*ad*).

Le pays est donc frappé du multiple sceau de la traversée hébraïsante, de l'éternité et du regard, sur quoi se clôt celui de Mallarmé ainsi que la peste de notre chapitre 24.

Ce n'est pas si loin du Zohar:

«“Au commencement”. Rabbi Éléazar expliqua: “Levez les yeux vers les hauteurs et voyez Qui a créé Cela” (*Is.* 40: 26). Dans quelle direction faut-il lever les yeux? Vers le lieu auquel tous les yeux sont suspendus et qui est “L'ouvreur des yeux”. Vous y apprendrez que l'Occulté, l'Ancien, qui tient debout exposé au questionnement, a créé Cela.»

Preliminaires 1b

On pose naïvement la question du lieu de Dieu. Rabbi Éléazar (déjà impliqué dans la aggada du dénombrement) révoque habilement la folie surgissante par un semblant de tautologie (le point où regarder est celui où l'on regarde) qui n'est autre, à nouveau, qu'une boucle du temps: Un rabbin du seizième siècle, lorsqu'il voulut traduire le mot «Ancien» de ce fragment (*atiqua*), récusait l'idée d'ancienneté au profit de celles de force et d'«altérité radicale» (*périchout*); «il désigne », écrit encore Charles Mopsik dans sa traduction du Zohar, « ce qui traverse (*atéq*) le temps et l'espace, le passage inassignable et insaisissable du même à l'autre. Peut-être traduire *Atiqua* par Traversant ou Passeur».

Troisième lieu-dit visité par Joab: Ta'htim-'Hodchi. Édouard Dhorme, dérouté par ce qu'il qualifie de «texte primitif défiguré dans l'hébreu inintelligible», préfère lire d'après les Septantes: le «pays des Hittites». Dommage, car en passant ce singulier lieu sous silence on néglige la puissante portée symbolique du voyage de Joab. Durant ces quelques neuf mois, de nom en nom, vont s'enchaîner les allusions aux événements qui se déchaîneront à son retour, allusions plus ou moins flagrantes mais toujours ouvertes cependant.

Tel donc ce Ta'htim-'Hodchi, ces «dessous-des-mois», les mois hébraïques novateurs (*'hodèch*, le «mois», éclôt en *'hadach*, «nouveau»), ces mois de la seconde calamité présentée à David, ce temps à la place duquel («au-dessous» se dit en hébreu comme «à la place») sont énoncés les lieux de sa parturition: «à la place des mois», en remplacement des menstrues.

Pareillement les autres noms (Dan-Jaan, Sidon, Tyr, Beer-Chéva, Jérusalem) ramènent invariablement, au détour d'un signifiant, à l'un des éléments de l'histoire (nul texte n'est plus mallarméen que la Bible et ne laisse comme elle «l'initiative aux mots»), quand le temps surgit et fait valoir ses droits. Le «sud» de Juda, par exemple, est aussi bien la «sécheresse», la famine donc du premier désastre proposé; Bersabée, le «puits-de-sept», rappelle les sept années de la famine, d'autant plus cruellement que «sept» est encore la «satiété»; Jérusalem, «ville-des-paix» ou «la-paix-apparaîtra», ramène aux «pacifications» finales sur l'aire d'un Jébuséen, les Jébuséens étant au demeurant traditionnellement les prédécesseurs des Hiérosolymites.

Il ne faut pas négliger que le David distrait de notre histoire va bientôt mourir; il «décline dans les jours» traduit joliment Chouraqui. Or le chapitre 23 débute par l'annonce des «dernières paroles de David». Autant dire que tout ce que prononcera ensuite notre messie, dans le chapitre 24 et jusqu'à sa mort (au premier *Livre des Rois*, chapitre 2), est un surcroît de dire dérobé au temps, paroles d'après les dernières, verbiage posthume qui fait de David le débiteur bavard d'une vie dont il devrait se retirer en silence, taisant ce «désir d'une parole» qui indigné Joab.

Alors, parce qu'il est en dette avec le Temps, Dieu donne à David le choix, comme acquittement, entre trois parcelles temporelles quantitativement différentes, mais qualitativement équivalentes en regard du châtement. Le nombre du temps importe moins que son acuité.

La tradition affirme que Dieu offrit à Adam de connaître la destinée des générations futures. Apprenant que David devait mourir à la naissance, par châtement anticipé de ses

péchés, Adam dit à Dieu: «Prends de mes années de vie et rajoute-lui soixante-dix ans.»¹¹

La dette de David à l'égard du Temps pouvait difficilement être posée de façon plus radicale. Il s'agit même d'une transmission de dette (c'est le propre d'une dette temporelle que de se communiquer d'être en être à l'infini) puisque Adam en personne l'avait contractée vis-à-vis de l'Éternel:

«Les mots “le jour où tu en mangeras, tu mourras” (*Gen. 2:17*) signifient que si Adam n'avait pas failli, sa vie aurait été plus longue. Quand il fut, son châtement fut que sa vie s'écourte et qu'il meure le jour même, mais puisqu'il se repentit, on lui accorda encore un jour du Saint, béni soit-Il, c'est-à-dire mille ans.» (*Midrach Ha Neelam, Berechit 18c*).

David est donc sommé de racheter du temps qu'il a perdu dans sa recherche effrénée de chiffres.

Voici le rituel du rachat tel que l'établit l'*Exode*:

«L'Éternel parla à Moïse, et dit: Lorsque tu compteras les enfants d'Israël pour en faire le dénombrement, chacun d'eux paiera à l'Éternel le rachat de sa personne, afin qu'ils ne soient frappés d'aucune plaie lors de ce dénombrement. Voici ce que donneront tous ceux qui seront compris dans le dénombrement: un demi-sicle, selon le sicle du sanctuaire, qui est de vingt guéras; un demi-sicle sera le don prélevé pour l'Éternel. Tout homme compris dans le dénombrement, depuis l'âge de vingt ans et au-dessus, paiera le don prélevé pour l'Éternel. Le riche ne paiera pas plus, et le pauvre ne paiera pas moins d'un demi-sicle, comme don prélevé pour l'Éternel, afin de racheter leurs personnes. Tu recevras des enfants d'Israël l'argent du rachat, et tu l'appliqueras au travail de la tente d'assignation; ce sera pour les enfants d'Israël un souvenir devant l'Éternel pour le rachat de leurs personnes.»

Ex. 30:11-16

Rachi comprend ici le verbe «compter» (*nassa*) comme «recevoir»; ce mot entraîne en outre dans son ramage les ravages de David et de son amoureux Joab puisqu'il désigne aussi la «séduction» et la «tromperie» (*nicha*):

¹¹ Cf. entre autres le Zohar, *Béréchit III* 55a-55b.

«QUAND TU FERAS LE COMPTE. Le verbe *nassa* a ici le sens de recevoir, ainsi que le traduit le Targoum. Quand tu voudras “recevoir” le total de leur compte, pour savoir combien ils sont, ne les compte pas “par tête”, mais chacun donnera un demi-sicle, tu compteras les sicles et tu connaîtras leur nombre.»

Commentaire d’Ex. 30:12

Signer un nombre c’est à la fois compter comme on reçoit un nom et comme on perçoit un dû. D’où l’importance du rachat des personnes, qui n’est que le truchement symbolique entre nombre et nom. Truchement au sens étymologique: trucheman, drogman, interprète... mot d’origine sémitique. Rachi ne se réfère pas pour rien au Targoum (la «Traduction» araméenne de la Bible), lequel est de la même racine; d’ailleurs le traducteur officiel de la synagogue se nommait «torgeman».

Rachi insiste sur la portée symbolique de cet étrange commerce de «détails»: Dieu montra à Moïse, explique Rachi, «comme la forme d’une monnaie de feu. Le poids en était d’un demi-sicle, et Il lui a dit: c’est ceci qu’ils donneront».

Cet impôt n’est pas destiné en soi à amasser de l’argent (la seule destinée de ces fonds à l’énigmatique «travail» de la Tente d’assignation en même temps que leur valeur de souvenir-devant-l’Éternel-pour-le-rachat – autant d’expressions bien mystérieuses – suffisent à nous en convaincre), mais à payer une dette ; c’est pour cette raison un rachat plus qu’un achat, avec les conséquences ontologiques et éthiques – péché originel, etc. – que cela entraîne, et qui surgissent dans le *racha* hébraïque, mot qui désigne le «criminel»; dès lors les revenus de chacun importent peu, ainsi que le précise le texte: «Le riche n’augmentera rien et le pauvre ne diminuera rien...»

Je reviendrai sur la nature précise de ce truchement, de ce passage tordu dont on peut dès à présent constater qu’il permet d’écarter la malignité intrinsèque du nombre. Négativité essentielle que réaffirme le Talmud lorsque par exemple il conseille de prier avant de compter, et non l’inverse:

«Nos rabbis ont enseigné: Celui qui s’appête à mesurer sa moisson doit

dire: “Puisses-tu, Éternel notre Dieu, accorder Ta bénédiction à l’œuvre de nos mains”. En commençant à compter on doit dire: “Béni soit Celui qui accorde Sa bénédiction à ce grenier”. Prier après avoir mesuré son grain, c’est faire une prière vaine, car il n’y a pas de bénédiction sur ce qui est pesé, ni sur ce qui est mesuré, ni sur ce qui est compté; ne fait l’objet d’une bénédiction que ce qui est à l’abri du regard, car *L’Éternel ordonnera à la bénédiction d’être avec toi dans tes greniers (Deu. 28: 8)*. /jeu de mots entre *Assamim*, “greniers”, et *Sama*, “caché”/»

Baba Metsi’a 42a

Et, comme on voit, on en revient au regard.

«ET IL N’Y AURA PAS PARMI EUX DE PESTE. Car le “mauvais œil” a prise sur les nombres, et la peste s’y attaque, comme nous le trouvons à l’époque de David (*II Sam. 24:10-15*).» (*Commentaire d’Ex. 30:12*)

Rachi ne pouvait être plus clair quant à la nocivité du numérique. Si ces histoires de «mauvais œil» vous répugnent, si votre passion du *Logos* s’insurge contre telle archaïque superstition, si vous vous préparez à hurler à l’obscurantisme, songez donc à l’œil mauvais des calculateurs révisionnistes qui réclament à grands cris, comme floués, leur droit de regard sur une affaire qui serait, disent-ils pour justifier par avance l’infamie de leur épiphonème, à tout autre événement historique comparable.

La aggada du dénombrement se termine en traitant, elle, d’un œil bon, le regard de Dieu, distinct en tout point du «mauvais» à la différence de sa parole, si confusément diabolique. On imagine mal en effet qu’un clin d’œil s’interprète comme une invitation au meurtre, par exemple – quoique le propre du fanatisme soit d’entendre des voix qui guident sa cécité –, alors qu’un écrit saint, c’est-à-dire une parole divine, peut se comprendre aussi sublimement qu’infinalement, ce dont l’actualité iranienne¹² ne laisse pas de nous donner des signes. La question n’est plus: Comment peut-on être persan? mais: Comment être persan désormais sans se faire persécuter?

«Il dit à l’ange qui faisait périr les gens importants (II Sam. 24:16) /lecture

¹² Je rappelle que cette étude fut écrite en 1988.

traditionnelle: *Les gens en grand nombre*.

Que signifie *Les gens importants*? Le Saint, béni soit-Il, avait dit à l'ange: "Fais périr le plus grand d'entre eux, de sorte que ses mérites soient suffisants pour acquitter leur dette". À ce moment mourut Abichai b. Tsérouia, qui à lui seul valait la majorité des membres du Sanhédrin. Alors, *Tandis qu'il accomplissait cette destruction, l'Éternel regarda et se repentit de ce mal (I Chr. 21:15)*.

Qu'est-ce que l'Éternel regarda? Selon Rab, il regarda Jacob, notre père, car il est dit *Jacob dit, quand il les regarda (Gen. 32:3)*.

Selon Samuel, ce sont les cendres d'Isaac qu'Il regarda, car il est dit *Dieu regarda* /lecture usuelle: *se pourvoira del lui-même de l'agneau (Gen. 22:8)*.

Il regarda l'argent du rachat, dit R. Isaac le Forgeron, et il cite *Tu recevras des enfants d'Israël l'argent du rachat (Ex. 30:16)*.

C'est le Temple qu'Il regarda, selon R. Johanan, car il est écrit *Sur le mont de "l'Éternel regardera" / (ou L'Éternel pourvoira) c'est la montagne du Temple, le mont Moria' (Gen. 22:14)*. R. Jacob b. Idi et R. Samuel ont sur ce point une opinion différente. L'un soutient que l'Éternel regarda l'argent du rachat, l'autre qu'Il regarda le Temple.

Il semble logique de suivre cette dernière opinion, car l'on dit aujourd'hui, *sur le mont de "l'Éternel regardera".*»

Dieu, nous dit-on ici, prête importance à un nom fameux, celui d'un homme qui vaut tous les autres, et non au «grand nombre». Il s'agit de châtier un criminel amour du nombre, et il serait évidemment malvenu que le Dieu de justice adoptât pour le punir les critères du coupable.

Reste une question essentielle: Qu'est-ce qu'un nom important? Difficile à dire en vérité. Peut-être un nom est-il d'autant plus fameux qu'il résonne d'une myriade d'autres, et pas seulement au sens où il en «vaut» par ses mérites de nombreux autres (en hébreu *rav* signifie à la fois «maître», d'où «rabbi», et «beaucoup»), parce qu'alors on risque de s'enfermer dans la logique du nombre. À l'instar d'une généalogie, un nom éclôt ailleurs qu'en son seul reflet; et de fait, c'est un rabbi dénommé... «Rab» (« beaucoup ») qui énonce la

première des propositions concernant l'objet du regard de l'Éternel.

Abichai ben Tsérouia – c'est également le patronyme de Joab – est ainsi «fils-de-la-vocalise». Son prénom *Abichai* peut s'entendre comme «père-de-mon-homme». Père de qui? homme de quel père? Sans doute n'est-il pas abusif de présumer que cette périphrase («père-de-mon-homme-fils-de-la-vocalisée») fait référence aux étranges rapports de filiation, et donc de paternité qui se sont installés bien avant notre chapitre entre Saül et David d'abord, David et Joab ensuite, et bien sûr entre David et Dieu.

Le Christ est appelé, on le sait, Fils de David; le «fils de l'homme» désigne d'autre part, outre le messie dans le Nouveau Testament, l'être humain dans la Bible, enfant d'Adam. Le père de l'homme, de «mon homme» précisément, peut donc raisonnablement s'appliquer à Dieu, et la «vocalisée» être un nom subtil qui désigne le Nom lui-même...

On remarque en tout cas qu'il est difficile d'y voir clair dans cette gloriole d'un nom, et l'on comprend d'autant mieux que l'Éternel ait tout stoppé net.

Les Talmudistes ne se contentent pas d'un banal regard de compassion, Dieu jetant les yeux sur les suppliciés et se repentant de leur souffrance. D'autant, puis-je ajouter, qu'il risquerait, en sacrifiant tous ses élus, d'y passer également. Ceci ne signifie pas que Dieu n'existe que par ses croyants mais que Dieu n'aime pas être seul, et que s'il se cache, ce n'est pas tant pour qu'on le trouve mais afin qu'on le cherche. Cette extraordinaire idée biblique d'une dissimulation du divin est ainsi la meilleure «preuve» de son existence. Dieu est infiniment paradoxal.

Le repentir divin s'effectue selon notre aggada grâce au truchement d'un objet tiers, qui attire et détourne le regard de Dieu, selon la même logique que celle des sicles du rachat. Or c'est sur la nature de ce tiers visé que les rabbis s'opposent. Est-ce Jacob? En ce cas Dieu regarde Jacob et peut-être a-t-il pitié d'Israël (l'autre nom de Jacob); Dieu considère alors les Israélites rachetés, «truchés» si l'on veut par le seul souvenir de la traduction de «Jacob» en «Israël».

S'agit-il des cendres d'Isaac? Chaque proposition sert à étayer l'allusion; ainsi

l'«agneau» Isaac évoque-t-il le sacrifice des fils d'Israël. On notera évidemment qu'Isaac ne fut justement pas sacrifié, ce qui explique qu'on parle de ses «cendres», aux résonnances aujourd'hui dramatiques.

Troisième proposition, qui se commente sans difficulté: Dieu regarde l'argent du rachat et, par une sorte de métaphore judiciaire les hommes sont rachetés.

Enfin, dernière idée, Dieu regarde le Temple (le lieu de tous les sacrifices) lui-même situé sur le Mont du «Regard» (le mont Moriah, «Moriya» dans la traduction de Louis Segond, est l'endroit où Abraham mène Isaac pour le sacrifice, et où Salomon bâtit le Temple ; en hébreu, cela peut signifier «Dieu pourvoira» ou «Yah regardera»). Dieu regarde le regard et cela invalide le mauvais œil, cette fixation numérique que répugne le déplacement, le «bon» œil de Dieu étant, lui, infiniment mobile, puisqu'il lui suffit de regarder le nom «Regard» pour que la colère soit déjà ailleurs.

Autre variation sur le thème de l'œil et du nom: Dans une aggada où l'on tente de déterminer la répartition des pierres précieuses sur l'éphod du Grand-Prêtre, on raconte qu'en dépit de ses nombreux membres la tribu de Joseph est à l'abri du mauvais œil.

«Et Josué leur dit: Puisque vous êtes un peuple nombreux, montez à la forêt (Jos. 17:14). Josué leur parla ainsi: “Allez vous cacher dans la forêt, de crainte que le mauvais œil ne vous atteigne”.

Les fils de Joseph lui répondirent: “Nous sommes les descendants de Joseph, le mauvais œil n'a pas de pouvoir sur nous, car *Joseph est un rameau fertile au bord d'une fontaine (alé aïn) (Gen. 49:22)*. R. Abahou explique qu'il ne faut pas lire *alé aïn* (au bord d'une fontaine), mais *olé aïn* (qui surmonte le mauvais œil).»

Sota 36b

Un peu plus loin, les rabbis remarquent l'étrange orthographe du mot «Jhoseph» dans le Psaume 81. Une lettre s'ajoute à ce nom qui signifie «ajouter» (*yossèph / yassaph*), et les êtres peuvent impunément s'ajouter à sa tribu éponyme, synonyme d'une ouverture à la translittération, comme si ce nom contenait en lui résorbée une complète généalogie, c'est-à-

dire, de nouveau, un vigoureux regard: «Rami b. Abin a dit au nom de Rab: Depuis qu'on a négligé de lire les Généalogies, le pouvoir des sages s'est affaibli, l'acuité de leurs yeux s'est ternie.» (*Pessah'im* 62b)

En débutant par ce même «Joseph», dont je disais au départ qu'il annonçait le pire, le chapitre 24 se place en réalité sous l'égide d'une épigraphe salvatrice, un peu comme les plus terrifiantes prophéties sont toujours déjà contre-balancées par le nom rédempteur de leur récitant.

Il est temps d'examiner la nature du rachat. Qu'est-ce qui, dans ce procédé tierce, permet d'éloigner radicalement le nombre de son ombre?

Pour le dire en un mot, le rachat sert à insuffler de la temporalité dans le calcul.

Le Talmud est maître en la matière, qui nous affirme que lorsque Dieu menace de faire disparaître ses enfants «promptement», dans la Bible, cela représente, eu égard à la valeur numérique d'un autre mot (en rapport avec la vieillesse; ici à nouveau intervient le détour tiers), 852 ans!¹³

Le Zohar également, qui rattache «tout compte» à la computation, c'est-à-dire au temps.

«Viens et vois: il est un point infime qui est le commencement des nombres, mais ce qui est à l'intérieur de ce point ne se laisse pas connaître et ne relève pas de la numération. Il est un autre point au-dessus de lui, qui est si enfermé qu'il ne se dévoile aucunement et demeure inconnaissable, et là-bas est l'origine des nombres enclos et profonds. De même, il existe un autre point en-deçà qui se dévoile, et c'est là qu'est le commencement de tout compte, de tout nombre, aussi est-il le lieu des saisons, des numéologies, des mois embolismiques, des temps et des fêtes et des jours de Sabbat.»

Béréchit III 46b

¹³ *Sanhédrin*, 38a.

Le rachat a pour objet de pérenniser le plérôme anonyme par sa compréhension dans le cycle des siècles – dont l'étymologie signifiait au Moyen Age: «ensemble des hommes». Monnaie étrange pour un rachat que ces sicles qui se divisent lors du paiement et se multiplient lors du décompte: «Chacun donnera un demi-sicle, tu compteras les sicles», écrit Rachi qu'on ne peut soupçonner d'être piètre calculateur, lui qui décrit avec minutie les différentes valeurs de change de ce sicle (c'est le même «chékel» utilisé aujourd'hui en Israël) en guéra, zouz et méa'h.

Ce compte des sicles doit protéger, de la même manière que le nom «Jhoseph» protège les membres de sa tribu, ce que le dénombrement risque, nous indique une aggada, de concasser et d'éparpiller.

«R. Isaac a dit: Il n'est pas permis de faire le compte des enfants d'Israël, pas même dans un but religieux, car il est dit *Il les compta à Bézek (I Sam. 11:8)*. R. Achi se demanda si Bézek avait ici le sens de brisure /*bazak*: briser, disperser: «Il les brisa en les comptant»/: c'était peut-être simplement le nom d'un lieu, comme dans le passage *Ils trouvèrent Adoni-Bézek à Bézek (Jug. 1:5)*.»

Yoma 22b

Il est vivement conseillé, une nouvelle fois, de transformer le nombre en un nom, un nom de lieu, autant dire, dans le Livre, une petite parcelle de temps.

La trouvaille de ces demi-sicles, c'est d'obliger le calculateur, pour connaître la population, à multiplier le résultat de son décompte par deux, puisqu'il lui est ordonné de compter les sicles entiers et non les demi-sicles. La peste n'est évitée, en un sens, que grâce à cette incontournable opération qui conjure le danger du rajout.

Or l'une des particularités du temps est précisément ce qu'on peut appeler son imprévisible scissiparité:

Si un nombre (entier positif) se décompose de façon unique en facteurs premiers, comme l'a montré Gauss, le temps, lui, ne se laisse pas enfermer en périodes ni en cycles, son jeu est éternellement un autre. Rachi, citant Rabbi Shimon, voit dans l'impossibilité du calcul parfait la marque de l'humanité: «L'être humain ne sait pas calculer avec précision ses

moments et ses instants.» (*Commentaire sur Gen. 2:2*)

Lao-tseu écrit aussi: «Bien calculer, c'est calculer sans avoir recours ni aux baguettes, ni aux tablettes.»

Pour pousser la métaphore mathématique, on pourrait dire que le Temps est un ensemble aux parties parfaitement aliquantes ; leur exactitude est une illusion. Ce qu'a bien dû entrevoir le rédacteur de l'*Apocalypse* dont l'impossible mission était de décrire la fin *des* temps:

«Et les deux ailes du grand aigle ont été données à la femme pour s'envoler au désert, à son lieu, là où elle est nourrie un instant, des instants et moitié d'un instant loin de la face du serpent.»

Apocalypse de Jean, 12:14

Nous avons là tout ce qu'il faut: la femme et le serpent pour la dimension érotique; le désert, lieu sans espace, pur spasme du temps; et la fission de ce même temps, imprévisible (essayez donc de vous servir de cet «instant-des-instants-et-moitié-d'un-instant» pour fixer vos rendez-vous...), telle celle des sicles aussi.

On peut trouver également dans le Coran des passages qui appellent à ne pas trop creuser la chair du temps, à ne pas trop chercher à maîtriser son flux : Dieu seul en détermine le cours.

«Dieu fixe la mesure de la nuit et du jour.
Il sait que vous n'en faites pas le compte exact
et il vous pardonne.»

Sourate 73, *Celui qui s'est enveloppé*

Ce n'est pas l'exactitude en soi qui est condamnable, puisque les Talmudistes au contraire adorent les calculs savants de dates et de concordance, par exemple, mais l'*animosité* qui s'y rattache. Comme s'il avait pu prévoir la mauvaise foi du négationnisme, Rachi, commentant, en *Exode* 11:4, l'expression «vers le milieu de la nuit», cite le Midrach, qui précise que Moïse ne donne pas l'heure exacte de la dernière plaie d'Égypte afin que les astrologues de Pharaon ne puissent l'accuser, à cause de leur propre erreur de calcul, de mentir.

En distinguant un compte symbolique (monnaie de feu, demi-sicles comptés en sicles) d'un calcul entêté (celui du recensement endetté de David), en prenant en compte non pas les

sicles mais leurs divisions, Rachi préfigure Gauss dont la *loi de composition* distingue les «objets» des «nombres», s'appliquant à l'analyse de leurs relations plutôt qu'à la démonstration de leur adéquation au réel. En outre les travaux de Gauss ont permis d'élaborer la notion de «groupe cyclique» : nous allons constater comme le cycle est présent, en négatif, dans cette affaire de sicles.

Rachi explique que le compte, la réception des enfants d'Israël, ne doit pas se faire «par tête», comme au premier dénombrement du livre des *Nombres* (où il faut conjurer ce relevé des «crânes» en affublant leur nombre de noms), mais par le truchement des sicles. La raison en est que ce «crâne» (*goulgolèt*) est également un «cercle», une «voûte», une «roue», un «cycle».

«Le deuil est une roue qui tourne dans le monde», écrit ailleurs Rachi (*Commentaire sur Gen. 25:30*). Selon le Midrach, si les lentilles sont un repas de deuil – «un mets de deuil et de tristesse», précisent les *Pirqé de Rabbi Eliézer* –, c'est parce qu'elles n'ont pas de bouche, comme l'homme muet de douleur, et que leur rondeur évoque le cycle de la vie humaine, de la poussière à la poussière.

David, le messie crâneur, et Jésus, le messie incarné, ont dû passer par de tels Golgothas pour connaître la douleur de qui prétend achever les cycles, que ce soit en comptant les crânes ou en contant sa couronne.

Les choses, il est vrai, sont légèrement différentes dans le cas du Christ dont saint Paul dit qu'il est le «Fils » par qui Dieu « a fait les siècles» (*Épître aux Hébreux*, 1:2). Ces siècles pauliniens (τοὺς αἰῶνας : « les temps » littéralement) s'apparentent davantage aux sicles de Rachi qu'aux cycles ennuyeux d'un calendrier messianique qui viserait à nous sevrer de notre faim de temps:

«Par la foi, nous comprenons que les siècles / τοὺς αἰῶνας , « les temps », et non pas « le monde » comme le traduit Segond / sont produits par la parole de Dieu de sorte que ce qui se voit ne vient pas de ce qui paraît» (*Héb.* 11:3).

Ils sont, ces « siècles »-là, la symbolicité tordue qui nous délivre du réel, comme les sicles du dénombrement doivent briser l'agglutination des hommes à leur nombre grâce à l'habile cumul de leurs divisions.

Le Talmud n'affirme-t-il pas que «dans certains lieux on appelle “centenaria” les siècles»?¹⁴

Quant aux «siècles des siècles» du Nouveau Testament, ils ont une valeur autre que leur seule accumulation pour la bonne raison qu'ils se découpent au cœur d'un temps messianique, un temps qui n'est pas quantitatif, gros de la somme de ses instants, mais dont chaque seconde se différencie en substance de la suivante (idée purement augustinienne que chaque seconde est la première), comme s'il fallait sempiternellement tout recommencer, recréer le monde, refaçonner l'univers. Un temps, autrement dit, purement qualitatif.

C'est ainsi que Kafka place d'emblée le Messie hors de notre piteux temps humain, au sens où le temps lui-même et sa fin attendue sont dans le Messie:

«Le Messie ne viendra que lorsqu'il ne sera plus nécessaire, il ne viendra qu'un jour après son arrivée, il ne viendra pas au dernier, mais au tout dernier jour.»

Journal, 2 décembre 1917

Il est des nuits meilleures que d'autres, dit aussi le Coran («La Nuit du Décret est meilleure que mille mois!» Sourate 97, *Le Décret*), leur splendeur se mesure en mois, de même qu'il est des promesses dont la pérennité se compte en αἰῶνας τῶν αἰώνων, *saecula saeculorum*, temporalité mystérieuse dont on ne saurait saisir toute la beauté du secret.

Ainsi avons-nous pu apprécier ces quelques particularités du temps qui assurent la rédemption des nombres: Foncièrement *novateur*, imprévisiblement *divisible*, intensément *qualitatif*.

«Les jours que les hommes ont vécu en ce monde sont des êtres créés et ont une réalité là-haut, nous savons qu'ils ont été créés des mots: “Les jours ont été formés” (Ps. 139:16)»

Zohar, *Vayera*, 99a

Où le mieux constater qu'en le *Gloria* de la messe catholique? S'ils n'étaient, ces siècles des siècles, que le mot d'ordre d'une identité perpétuelle, ils n'ajouteraient rien au «*Sicut erat in principio, et nunc, et semper*» qui les précède, ils ne sauraient vriller de leur

¹⁴ *Baba Metsi'a*, 86b.

spirale séculaire la compacité de l'éternité trinitaire comme cela se laisse entendre dans un *Gaudens gaudebo* grégorien, où le «*saecula saeculorum*» brise la planéité du «*Sicut erat*» en s'infléchissant brusquement en un abîme à rebours, une trouée vive à la Piazzetta, à la Tiepolo, à la Véronèse, au rebord de quoi on est laissé comme pour mieux éprouver un avant-goût d'infini.

Les siècles latins expriment ainsi à leur manière, tels les mois hébraïques et les nuits coraniques, comme les chiffres du temps portent leur lot de surprise et d'inattendu.

Comme un nom l'avait mis en branle (*Joseph / ajouter*), c'est dans un lieu-dit, un espace doté d'un nom propre: «l'aire d'Aravna», que se clôt notre chapitre 24 du second *Livre de Samuel*.

Quand, sur l'ordre de Dieu, l'ange de la mort cesse son massacre, il en est au champ du dénommé Aravna. Celui-ci veut l'offrir, son champ, au roi David venu accomplir son petit rituel d'expiation; il lui propose même en prime les bœufs et le bois pour les sacrifier sur l'autel. Mais David, qui a apparemment enfin compris la nature de sa faute, refuse catégoriquement de l'avoir gratuit, son autel, il veut payer son dû à cet homme au nom labile comme celui de son Dieu, cet Aravna écrit «Aranya», et qui s'appelle ailleurs encore «Ornan» (*I Chron.* 21:15).

Aravna est tout à la fois l'«impôt» (*arnonah*) et le «chant», la «musique» (*renanah*); l'«aire» d'Aravna, c'est l'air d'un cantique (*gorén*, «aire», «grange» et «cri à plein gosier») destiné à apaiser le Seigneur, nous signifiant qu'il n'est rien de mieux, pour s'acquitter d'une «parole» escamotée par le «chef» et punie par la «peste» (ces trois mots sont homonymes en hébreu) qu'une *prière*, une parole rendue au haut-lieu qui la réclame: «Vois ce que je répondrai à l'envoyeur de ma parole», avait dit Gad à David après l'énonciation des trois désastres.

On assiste dans cette dernière partie du chapitre à une inversion du mouvement, à une

dynamique de «retour» (terme qui désigne le repentir dans le judaïsme) puisqu'on veut «élever» un autel pour ne plus «tomber» sous la plaie qui ravage les «ovins»: Dieu avait «soulevé» les trois calamités, David avait accepté de «tomber dans sa main», plutôt que dans celle des humains, puis fini par s'offrir lui-même en sacrifice pour ses ouailles: «Voici, moi-même, j'ai fauté et moi-même j'ai été retors. Ceux-là, les ovins, qu'ont-ils fait? Que ta main soit donc contre moi et contre la maison de mon père» (verset 17).

Cette proposition ne vient s'accoler au fragment final de la «pacification» que dans le but de nous édifier sur le renversement complet, outre des trajectoires, des désirs et des savoirs.

David veut payer pour le «petit bétail» que l'ange est en train de ravager. Aravna, qui ne manque pas d'air, lui offre alors son gros bétail à charcuter gracieusement. Voilà la dernière tentation de ce messie. Aravna est comme son double maléfique, l'ombre sombre qui le colle depuis le début et le fascinait jusqu'ici: une phrase étrange dans le texte, rarement traduite littéralement, nous laisse entendre qu'Aravna et le roi ne font qu'un: «Aravna le roi donna tout au roi» (verset 23). Un peu comme Satan, au départ, se tient dans l'ombre de Dieu.

On comprend mieux du coup son altruisme si parfaitement mesuré: le roi arrive pour lui acheter son champ et éviter ainsi que ne trépassent les ovins et lui, Aravna, a déjà tout préparé pour le sacrifice des bovins, le bois et les ustensiles au complet, et tout cela il l'offre pour rien. Il doit savoir, le malin, que la «montée», l'holocauste, est l'autre nom du «crime» (homonymes à la ponctuation près). Quant aux «bovins» qu'il place à portée de la main de David, ils sont la «matinée» (même mot également), l'aube sans limite à quoi rêvait le roi, «levée» (même mot qu'«holocauste») d'un jour qui ne retomberait plus.

Or David a compris, à l'issue de ce passage, que les jours sont comptés, les siens en l'occurrence, et que ce n'est qu'à ce prix, en se soumettant au compte à rebours de la temporalité au lieu de la nier pour maintenir son nombre, que Dieu «agréera» sa prière, «comptera» (même mot...) la monnaie du rachat fictif, «intercédera pour la terre», se délectera de la vapeur expiatoire («fumée», «vapeur», «profusion» et «intercéder» se disent

pareillement: *atar*). Cette vapeur qui, dans la *Genèse*, monte du sol et arrose le nouveau monde.

D'autres chefs ombrageux, quelques millénaires plus tard, rétifs à l'expiation d'un crime occulte, suivront pour leur part scrupuleusement le rituel en négatif d'Aravna, avec holocauste, fumée, cendres, et aurore adorée d'un nouvel empire censé *durer* au moins mille ans.

Le Zohar décortique justement le mécanisme d'un holocauste, celui de Noé après le Déluge.

«Noé construisit un autel à YHVH, et il prit de tous les animaux purs et de tous les oiseaux purs, et offrit des holocaustes sur l'autel» (*Gen.* 8:20):

“Noé construisit un autel”: cet autel est celui sur lequel le premier homme (Adam) sacrifia.

Et pourquoi Noé offrit-il un holocauste? D'ordinaire, on n'offre d'holocauste que pour expier une intention malfaisante, or Noé, en quoi fauta-t-il? Noé réfléchit et se dit: Voilà que le Saint, béni soit-Il, a décrété la destruction du monde. Peut-être qu'en m'épargnant tout mon salaire serait payé et il ne me resterait plus aucun bénéfice dans le monde. En conséquence, “Noé construisit un autel pour YHVH”.

Si cet autel est bien celui sur lequel le premier homme sacrifia, pourquoi donc Noé dut-il le construire? C'est qu'en vérité, les ignobles du monde agirent en sorte que l'autel ne put subsister en son lieu. Quand vint Noé, il est écrit: “Et il construisit”.

“Il offrit des holocaustes”: il est écrit (*o*)*lath* (holocauste) d'une façon défectueuse – le *vav* /«o»/ manque – ce qui indique qu'il n'y avait qu'une seule offrande. Ce qui est élucidé par le verset: “Ce sera un holocauste, une offrande de feu, une agréable odeur à YHVH” (*Lév.* 1:17).»

Noah 69b-70a

Le Zohar insiste ici sur la pérennité du sacrifice, l'autel étant celui du premier homme, et en même temps nous enseigne que Noé doit construire – c'est-à-dire reconstruire – l'autel que les «ignobles du monde» ont détruit; plus exactement, ils ont fait en sorte que «l'autel ne

pût subsister en son lieu». La différence autrement dit entre le sacrifice de Noé et l'«Holocauste» des nazis, c'est que le premier se maintient dans une temporalité créatrice, active (il construit un autel qui est à la fois celui de la Création) d'une part, que cet holocauste d'autre part est «défectueux», une lettre y manque, pour indiquer que le nombre en est banni: «il n'y avait qu'une seule offrande». On saisit aussitôt l'horreur inverse du désir nazi, celui d'abord d'accumuler le montant de l'offrande à leurs dieux odieux, et également de déplacer le lieu de ce premier autel biblique (et non de l'abolir, car ils en ont besoin comme référence négative pour leur ignominie) si différent du leur, ce lieu qui est tout bonnement le temps, une spire pulsatile d'histoire sainte, d'Adam à Noé.

Je vais revenir sur l'holocauste inverse des nazis. Notons encore ici que Noé craint que Dieu ne soit plus endetté vis-à-vis de lui, que tout son salaire lui soit définitivement payé et que dès lors la dette vienne planer au-dessus de lui, le juste pourtant, le mettant dans une situation délicate comme David plus tard.

Le texte de la Bible nous informe sur le sentiment divin, presque schopenhauerien, que suscite le geste de Noé:

«L'Éternel sentit une odeur agréable, et l'Éternel dit en son cœur: Je ne maudirai plus («je n'ajouterais pas à maudire») la terre, à cause de l'homme, parce que les pensées du cœur de l'homme sont mauvaises dès sa jeunesse; et je ne frapperai plus tout ce qui est vivant, comme je l'ai fait. Tant que la terre subsistera, les semailles et la moisson, le froid et la chaleur, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point.»

Genèse 8:9

Le résultat n'est disproportionné à sa cause qu'en apparence. Certes Noé n'offre qu'un sacrifice, mais il rétablit l'autel dans le temps, ce qui est immense, ce qui amène Dieu à offrir en retour à tous les hommes (universalité de la réponse à une initiative individuelle) la régularité de ce même temps, et avec elle la possibilité agricole de vivre: «Jour et nuit ne chômeront pas.»

Dernière remarque, à méditer: ce n'est pas la quantité du sacrifice ni la forme du rituel (animaux purs, oblations, etc.) qui déclenchent la générosité d'un Dieu au fait de la hideur ontologique de l'homme, c'est le symbolique qui s'en dégage, le symbole même du

symbolique, impalpable, inincarnable, délicieusement fugace... *la sainteté de l'odeur*, «l'odeur agréable que produit le prêtre en intentionnant le nom saint, et le lévite de par l'agrément du chant et des louanges» (Zohar, *Lekh Lekha* 89b).

Ainsi, lorsque les Docteurs s'étonnent que le texte indique «à la place de son fils», à propos du sacrifice d'un bélier par Abraham, Rachi commente, enseignant que c'est le «comme si» – soit le symbole – qui compte:

«À LA PLACE DE SON FILS. Puisqu'on nous dit déjà: *Il l'offrit en offrande*, il ne manquait plus rien dans le texte. À quoi bon ajouter À LA PLACE DE SON FILS?

Pour chaque rite qu'il accomplissait Abraham prononçait cette prière: Que ce soit la volonté de Dieu de l'accepter comme si je l'accomplissais sur la personne de mon fils. Comme si mon fils avait été immolé, comme si son sang était répandu, comme si sa peau était enlevée, comme si mon fils avait été consumé et était devenu cendres.»

Commentaire sur Ge. 22:13

On comprend mieux désormais que l'*Exode*, juste avant de se consacrer au rachat des personnes, traite des sacrifices expiatoires, où s'explique la distinction capitale entre l'holocauste et l'expiation.

«Vous n'offrirez sur l'autel ni parfum étranger, ni holocauste, ni offrande, et vous n'y répandrez aucune libation. Une fois chaque année, Aaron fera des expiations sur les cornes de l'autel; avec le sang de la victime expiatoire, il y sera fait des expiations une fois chaque année parmi vos descendants. Ce sera une chose très sainte devant l'Éternel.»

Ex. 30:19

Cette «chose très sainte» est nommée de nouveau à la fin du passage sur le rite du rachat du même mot (*kipper*, d'où vient le «jour de l'expiation»: Yom Kippour), à cette différence que le sang animal de la victime expiatoire s'est mué en sicle «pour vos âmes».

On trouve dans le Talmud un récit étrange, proche aussi des préoccupations arithmétiques d'après-guerre:

«Nos rabbis ont enseigné: Un jour le Roi Agrippa voulut se faire une idée de la population d'Israël. Il demanda au Grand-Prêtre de regarder de près le nombre d'agneaux pascals. Celui-ci prit un rein de chacune des bêtes. On compta six cent mille paires de reins, deux fois plus que le nombre de gens qui sont sortis d'Égypte; et l'on ne comptait pas ceux qui étaient impurs ou en voyage. Et il n'était pas un seul agneau qui ne représentât dix personnes et plus. Cette année-là, ce fut "la Pâque de la Grande Affluence".»

Pessah'im 64b

À l'instar de David, Agrippa s'agrippe au chiffre de la population. Il va jusqu'à suggérer au Grand-Prêtre, pour connaître le nombre de ses ouailles, de compter leurs agneaux. On pressent la menace qui point, que les hommes ne soient pas plus considérés que des bêtes et comme elles immolés. Mais le Grand-Prêtre n'est pas dupe. On lui demande de dénombrer ses âmes, alors il fait le calcul des reins. Et comme il fut indiqué à Moïse de compter les sicles pour les demi-sicles, il prend en compte les paires de reins. Il subvertit la menace du recensement en opérant un décalage entre le calcul et son ombre (puisqu'il prend les paires comme unités), et surtout en omettant de compter «ceux qui étaient impurs ou en voyage», autant dire en tenant compte (pour les omettre il faut bien les connaître) des éléments ambigus, les agneaux dont on ne sait pas réellement où ils sont, les voyageurs...

Le Zohar inscrit justement la part mobile du sacrifice dans le mouvement que lui communique le feu:

«Viens et vois: le feu surgit de l'intérieur et étant très ténu, il s'attache à quelque substance externe qui est moins tenue que lui puis leur conjonction produit une montée de fumée. Quelle en est la raison? C'est parce que le feu s'est uni à une substance douée du mouvement...»

Noah 70a

D'autre part le Grand-Prêtre ne considère que la fonction symbolique des agneaux, qui ne sauraient coller au nombre des personnes puisqu'un seul ovin est le représentant de dix âmes «et plus». Enfin, pour ridiculiser la volonté d'Agrippa, la précision du calcul exigée au départ est réduite à néant par le nom plutôt flou qui désigne ce temps-là: «la Pâque de la

Grande Affluence».

J'ai dit pourquoi Joseph était comme le sigle du chapitre que je viens d'étudier. Joab, quand au début du passage il conteste l'ordre de David, prononce, prophète malgré lui, ce même *yossèph* («Ah! que l'Éternel, ton Dieu, *multiplie* cette population au centuple...»).

Plus loin (verset 4), le «dénombrement» est qualifié par le mot *peqod*, qui signifie aussi «nommer» à un poste, et «se souvenir». L'ambivalence n'est plus guère contestable. Encore moins concernant David qui, lorsqu'il se repent au matin, emploie le verbe *avar* pour «pardonner». Il ne pouvait trouver terme plus ambigu, qui veut dire à la fois «traverser», «passer» le temps, «être transféré», «féconder», «hébraïser» et «s'emporter» de colère.

En demandant le pardon, David admet qu'il a «agi bien follement» (verset 10); cet «être sot» est homonyme de «regarder». Le mauvais œil surgit derechef, qui coûtera cher aux enfants d'Israël à cause d'une sottise, folie d'avoir voulu abolir le chiffre hasardeux d'Hébreux nombreux d'un seul coup de dés, empruntés au démon.

Détestables dés mortifères qui marquent les victimes, comme à la fin de *Timon d'Athènes*: «*And by the hazard of the spotted die let die the spotted.*»

On ressasse à l'envie que pour éviter un nouveau cataclysme, il faut se souvenir des victimes. Les victimes, ceux qui le doivent s'en souviennent toujours, et les autres généralement s'indiffèrent. Il serait plus judicieux de ne pas oublier les criminels, qui ils étaient et ce qu'ils visaient:

Les nazis, redisons-le, n'étaient pas en soi plus cruels, plus assoiffés de sang que les autres ordures de l'Histoire. Ce sont les victimes et les moyens de leur persécution qui n'étaient pas anodins; ils constituaient d'inconscientes références au Livre abhorré.

Pourquoi s'est-on complu à nommer cette horreur «l'Holocauste»? Pourquoi les Allemands tatouèrent-ils des nombres sur la peau des juifs? Pourquoi les décimèrent-ils en leur faisant inhaler une vapeur nocive? Pourquoi enfournèrent-ils les cadavres dans des brasiers?

Il s'agissait d'en finir avec un Dieu inassignable, de contrecarrer ce Nom infini par un crime innommable (aujourd'hui encore on se dispute sur son appellation: «Génocide»,

« Holocauste », « Shoah »...), un crime situé au cœur de ce que *réfute* la Bible, un crime désireux de réitérer très précisément le rituel que rejette l'Éternel pour honorer son autel: «Vous n'y offrirez point de l'encens étranger, ni holocauste ni oblation...»

Un magnifique texte de Kafka montre comme le rituel est toujours pourvu d'une face obscure, où l'on n'est avide de la clarté du Seigneur qu'afin de *L'y* anéantir.

«Avant de fouler le seuil du Saint des saints, il te faut retirer tes chaussures, et non seulement tes chaussures, mais tout, ton costume de voyage et tes bagages, et ta nudité qui est en dessous et tout ce qui est sous ta nudité et tout ce qui se dissimule sous elle, puis le noyau et le noyau du noyau, puis le reste, puis le surplus, puis la lueur du feu impérissable. Seul le feu lui-même est absorbé par le Saint des saints et se laisse absorber par lui, ni l'un ni l'autre ne peuvent y résister.»

Journal, «Aube du 25 janvier» 1918

Le noyau du projet nazi, c'était d'annihiler toute idée future d'expiation. De nos jours encore le vœu secret taraude les révisionnistes, d'autant plus intolérablement que le souvenir de leur culpabilité est plus immense. «Et ce sera pour les enfants d'Israël un souvenir devant le Seigneur, pour faire expiation sur vos personnes.»

En conclusion, voici un passage du traité *Baba Bathra* qui nous fait goûter un stupéfiant dialogue entre David et Joab. Le premier, au souvenir sans doute de son propre calcul occulte, est très agacé de ce que le second soit un si opiniâtre révisionniste qu'il en refoule jusqu'au mot... «souvenir» !

«Rabba a dit: Entre deux instituteurs, dont l'un a une bonne connaissance de la Bible mais n'est pas très précis et l'autre est précis mais n'a pas de savoir, il faut choisir le premier: les erreurs se corrigeront d'elles-mêmes.

Au contraire, il faut choisir le second, dit R. Dimi de Néhardéa, car lorsqu'une erreur se glisse dans l'esprit, elle y reste.

Le Texte nous en offre un exemple: il est écrit *Joab y resta six mois avec tout Israël, jusqu'à ce qu'il eût exterminé tous les mâles d'Edom (I Rois 11:16).*

– Pourquoi as-tu agi ainsi? demanda David à Joab.

– Parce qu'il est écrit *Tu effaceras le mâle (zakhar) d'Amalek* /le texte dit *zékher* «souvenir», et non *zakhar*, «mâle»/ (*Deu. 25:19*).

– Mais n'est-il pas écrit *zékher* (souvenir)?

– On m'a enseigné que ce mot se prononçait *zakhar*.

Le maître de Joab fut convoqué. On lui demanda comment il lisait le passage.

– Tu effaceras le mâle (*zakhar*) d'Amalek, répondit-il.

David sortit son épée avec l'intention de le tuer.

– Pourquoi veux-tu me tuer? demanda le maître.

– Parce qu'il est écrit *Maudit soit celui qui fait avec négligence l'œuvre de l'Éternel* (Jér. 48:10).

– Laisse-moi à ma malédiction!

– N'est-il pas écrit aussi *Maudit soit celui qui éloigne son épée du carnage* (*suite*)?

Certains disent que David tua le professeur négligent. D'autres disent qu'il ne le tua pas.»

Baba Bathra 21a-21b

Comme souvent lorsque affleure le carnage, les Talmudistes laissent planer le doute sur sa réalité.

Mieux vaut méditer que médire, et maudire que meurtrir.

Stéphane Zagdanski